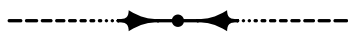


CAPITALE DU PLAISIR



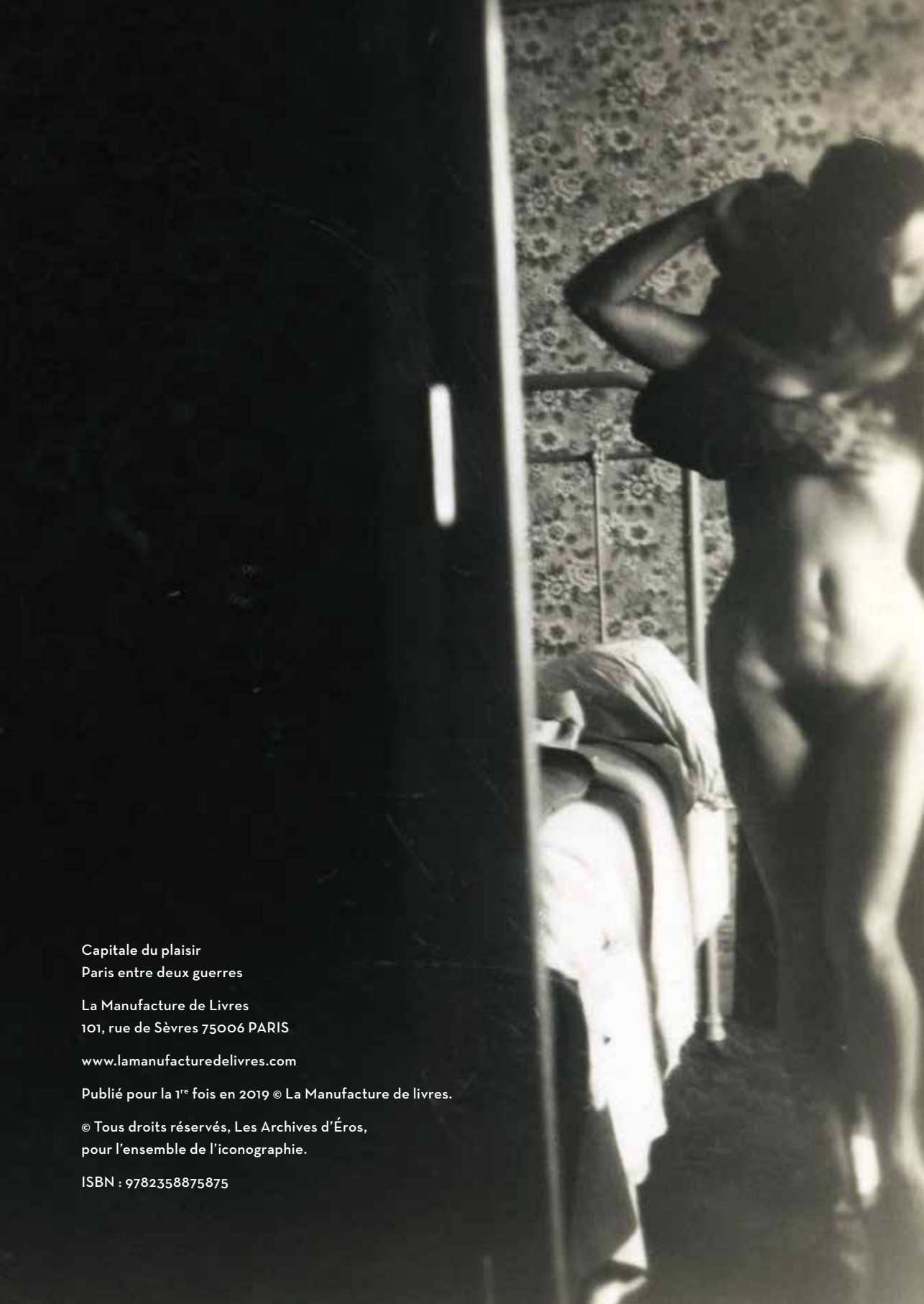
PARIS
ENTRE DEUX GUERRES



ALEXANDRE DUPOUY



la manufacture de livres



Capitale du plaisir
Paris entre deux guerres

La Manufacture de Livres
101, rue de Sèvres 75006 PARIS

www.lamanufacturedelivres.com

Publié pour la 1^{re} fois en 2019 © La Manufacture de livres.

© Tous droits réservés, Les Archives d'Éros,
pour l'ensemble de l'iconographie.

ISBN : 9782358875875



SOMMAIRE

Introduction

8

Montparnasse & les fêtes

10

Renaissance du nu

30

L'âge d'or des maisons closes

44

Chevreau glacé contre cuir verni

64

Photographes amateurs

86

Photographes professionnels

98

L'âge d'or du libertinage

164





« On n'avait plus d'âge. À moins que tout le monde n'eût vingt ans. Il faisait une chaleur très forte, mais on n'en souffrit que lorsqu'il n'y eut plus de soldats à regarder passer. Les cris et la joie qui montaient des gorges et flottaient comme une vapeur sur la foule enivrée, se déplaçaient et suivaient les troupes. »

Maurice Sachs, *Au temps du Bœuf sur le toit*, 14 juillet 1919,

Éditions de la Nouvelle revue critique, 1939.

INTRODUCTION

Le 14 avril 1900, le président Loubet inaugure l'Exposition universelle. En moins de sept mois, l'événement attire plus de cinquante millions de visiteurs. Paris est capitale du monde. Son rayonnement excite une fois encore les convoitises de son voisin german. Quatorze années plus tard, un crime serbe contre l'archiduc autrichien François-Ferdinand, un attentat parisien contre le pacifiste Jean Jaurès, et l'horreur est déclarée. Des généraux de part et d'autre jouent, avancent des pions, les perdent, les reculent et les avancent encore. Des millions de morts sur quelques milliers d'hectares. Cette partie tragique dure trois ans. Puis les jeunes observent, estompent leur fanatisme qui laisse place à la révolte. Les Russes, affamés depuis des siècles par le despotisme, massacrent le tsar Nicolas II et sa famille. Les Allemands envoient leur Kaiser en exil et les Alliés emportent la victoire, dans un déchaînement de joie et de fureur. Cette explosion de délivrance met en place la plus grande fête, la plus grande orgie de tous les temps. Les autorités ferment d'abord les yeux, encourageant la natalité qui doit repartir au secours du pays affaibli. De nombreux Américains, choisissant le plaisir au puritanisme de leurs États, financent la danse avec leurs dollars. L'argent de poche d'un étudiant d'outre-Atlantique le fait roi à Montparnasse. Les jeunes artistes des quatre coins du globe tentent l'aventure de la libéralisation des mœurs, spécificité parisienne. Tous se retrouvent carrefour Vavin, « le nombril du monde ». Éros y mène le bal. Durant vingt ans, moitié pour les Années folles, moitié pour les années trente.

Gauche : Carte postale, vers 1928, rehaussée aux encres écolines de couleur. Les cartes postales publiées par la maison Floris sous divers labels – S.O.L, Super, Lydia, etc. – sont parfois mises en couleur au pochoir, souvent avec des variantes rendant chaque composition unique. Diverses légendes ont été véhiculées quant à l'origine de ces artistes anonymes qui ne pouvaient rester insensibles au charme de leurs travaux. Qui peignait ces cartes : petites ouvrières, religieuses ou prisonniers ?



**Trois monts dominant Paris, en ce début des années vingt :
Le mont Martre, le mont Parnasse et le mont de Vénus. Puisque
les femmes ont pu conduire les autobus pendant
la guerre, elles peuvent très bien conduire leur sexualité
en temps de paix. Que les hommes suivent. La « garçonne »
va leur en montrer.**

MONTPARNASSE & LES FÊTES

Les Années folles, « *décade de l'illusion* », commencent le 14 juillet 1919, jour des fêtes de la Victoire, pour s'achever le 24 octobre 1929, jour du krach boursier de Wall Street. Dans son journal couvrant cette période, Maurice Sachs souligne : « *On a défilé dix ans* »¹, dix ans de fêtes, d'orgies, de créations et d'inventions. En ce temps naissent, entre autres, le téléphone, l'automobile, la radio, l'aviation qui vont modifier définitivement le fonctionnement de l'humanité. « *Plus de guerre, pas encore de politique. Des préoccupations désintéressées. Le goût avoué du plaisir. La croyance naïve en la nouveauté. La manie de la découverte : quoi de plus près de l'enfance, du bon sauvage et du jardin d'Adam ? C'est l'époque nègre, l'époque jazz, celle de la robe chemise, des nuques tondues, du cubisme apprivoisé, des audaces sexuelles* »². »

Ajoutons aussi l'apparition de l'émancipation féminine, les homosexualités qui s'affichent, la banalisation du divorce. L'autonomie féminine qui s'est révélée pendant l'absence des hommes mobilisés entre 1914 et 1918 a irrémédiablement perturbé les relations entre les sexes. Les jeunes filles sortent seules, ce qui ne s'était jamais vu avant-guerre. Elles ne sortent pas pour faire des courses l'après-midi, mais le soir, et parfois toute la nuit, au vu et au su de leurs familles. Elles draguent, sont entreprenantes. Fait nouveau, ce libertinage se concrétise souvent par un mariage d'amour. Tous ces mariages désirés prennent alors le pas sur les mariages de raison jusqu'alors beaucoup plus répandus. Ce qui a pour conséquence d'entraîner une augmentation spectaculaire

Gauche : Des étudiants des Beaux-Arts, vêtus de costumes qu'ils ont eux-mêmes conçus, prennent la pose dans la cour de l'école avant de se rendre à la soirée privée la plus exubérante de Paris : le bal des Quat'z'Arts.

1. Maurice Sachs, *Au temps du Bœuf sur le Toit*, éditions de la Nouvelle revue critique, 1939.
2. André Fraigneau dans sa préface pour *Au Temps du Bœuf sur le Toit*, op. cit.

Droite : La composition de cette photographie – un peintre et trois modèles exhibés – donne à lire toute l’ambiguïté qu’il peut y avoir pour vivre de son art. Qui intéresse ? Qui fera vendre ? Le talent de l’artiste, ou le nu rendu accessible par l’alibi artistique ?



des divorces. Avant-guerre, une femme divorcée était une paria. Dorénavant, c’est une femme libre, qui travaille et peut s’intégrer aisément à la société. Cette nouvelle disponibilité la fait rejoindre la cohorte de femmes qui, en remplacement des courtisanes entretenues de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, procurent du plaisir aux hommes. Hier, elles ruinaient de riches rentiers. Aujourd’hui, l’affaire se conclut pour un voyage ou un manteau, ou simplement juste pour le plaisir. L’émancipation active entraîne l’émancipation sexuelle.

Montmartre n’a pas attendu les années vingt pour s’affranchir. Depuis plusieurs décennies, les artistes de la butte s’adonnent à « la vie de la bohème », une sorte de melting-pot de la misère, de l’union libre, de la camaraderie entre les sexes, de la promiscuité du nu. Tous les états et conditions que la bourgeoisie bien-pensante rejette. Héritiers de la Commune, les bohèmes fréquentent divers foyers d’effervescence, nés au pied de la butte, tel que Le Chat noir. Le marché aux modèles qui se tient toutes les semaines place Pigalle leur offre à portée de main les corps serviles de jeunes amies, partenaires de leurs mœurs. À partir des années vingt, les aspirants bohèmes, débarquant du monde entier, préfèrent s’installer autour du carrefour Vavin. Beaucoup de Montmartrois les rejoignent. Les artistes abandonnent alors leur quartier aux commerçants du plaisir, à la bourgeoisie et la prostitution. Et c’est ce cocktail des nations qui fabrique cette situation particulière, ce bouillonnement permanent qui émane des nombreuses académies rassemblées



Dessus : Élèves posant dans leur atelier avant le départ pour le bal 1936, « L'Olympe ».

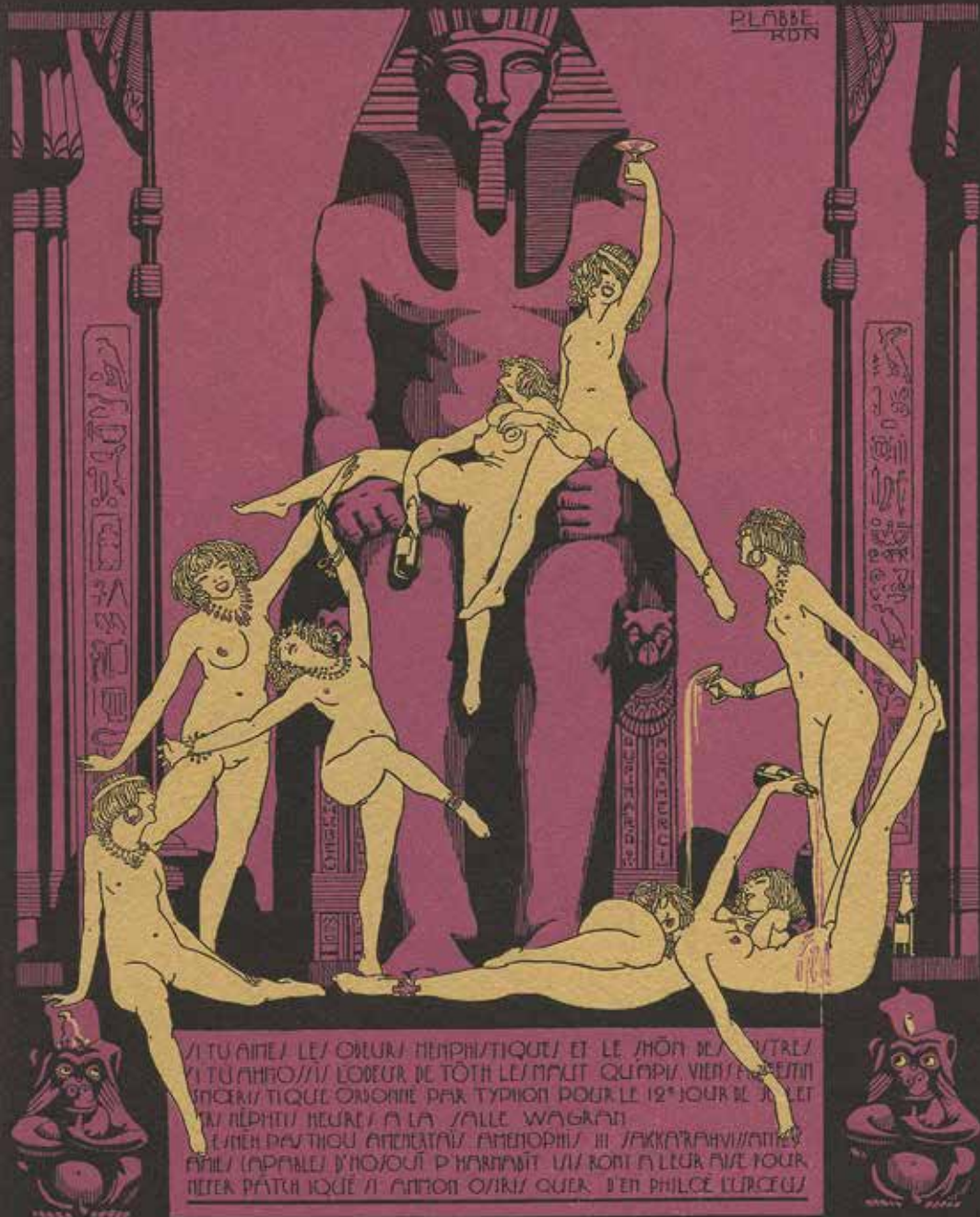
Droite : Carte homme pour le bal 1920, « L'Égypte », par Paul Labbé (né en 1892), de l'atelier d'architecture Redon-Tournaire.

féminines de moins en moins vêtues qui investissaient le bassin pour le transformer en thermes antiques. L'écrivain André Warnod⁵ était du cortège : « *En ce temps-là, il n'y avait guère d'autos, les déguisés prenaient d'assaut les fiacres, chaque voiture était chargée de guerriers, de courtisanes, de barbares en loques, sales, portant sur leurs traits la fatigue de la folle nuit, les chevaux avaient de singuliers cavaliers, voire des cavalières nues ou presque. On faisait un tapage infernal ; les boîtes à ordures roulaient jusqu'en bas de la rue Blanche. Qui n'a vu un empereur romain traîné dans une poubelle devenue char de triomphe ! À l'Opéra, le cortège s'arrêtait et les marches du monument se garnissaient comme par enchantement de toute une population grouillante et gesticulante. Ce qu'il faut dire aussi, c'est l'aspect vraiment féérique de ces costumes multicolores dont les vives couleurs éclataient au soleil levant dans le décor gris de Paris au petit jour. Souvent les rapins ne se décidaient pas à terminer si tôt la fête et l'on rencontrait des grands prêtres, des mercenaires et des ribaudes fort avant dans la journée.* »

1920

CARTONS

1920

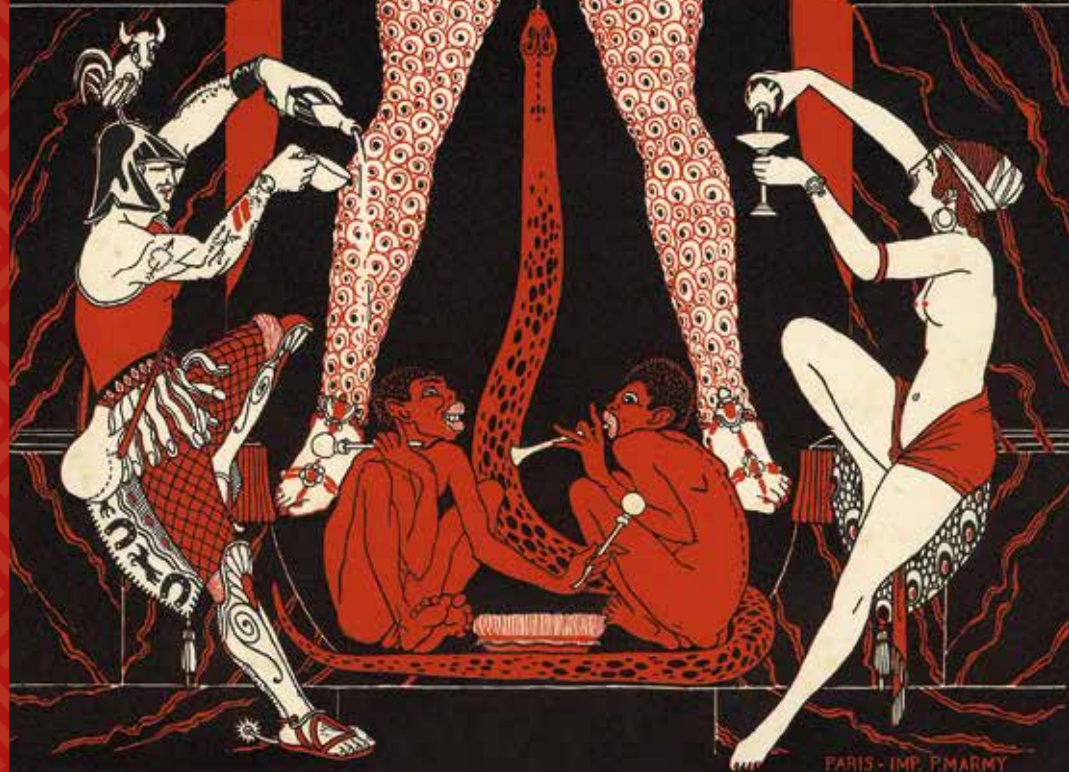
PLAQUE
KON

PARIS - 1920 P. MARMY.

IV
Z
'A
R
T
S

P. LABBE
ROM

M
C
M
X
X
I



PARIS - IMP. P. MARMY

« À vrai dire, elle ne portait pas, ce soir-là, ses attributs royaux : la couronne du sacre, le sceptre, et le manteau à queues d'hermine. Non. Elle était nue. Tout à fait nue. Nue comme un verre de lampe. Et califourchonnait une gigantesque bouteille de champagne. »

Maurice Hermite, *Vingt ans chez les femmes nues*, Éditions Lugdunum, 1948.

RENAISSANCE DU NU

Depuis les saturnales romaines, le nu n'a plus sa place sur les planches. Ses adeptes tentent régulièrement de le faire revenir au théâtre, mais la pudeur exacerbée par les croyances monothéistes le repousse pendant des siècles. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, il est impossible de laisser apparaître un mollet et encore moins un sein. Si l'on veut suggérer le nu, les artistes doivent être en collants, immobiles ou parfois même remplacés par des mannequins de bois. Il faudra attendre la Grande Guerre pour que cette chape de plomb parvienne à se fissurer.

De 1914 à 1918, les atrocités n'empêchent pas les millions d'hommes disséminés sur les différents fronts d'être taraudés par les désirs liés à leur jeunesse et leur vigueur. Avec le consentement des autorités garantes de l'ordre moral, et la complicité bienveillante des fiancées et des familles, de pacifiques petits bouts de carton, conçus et diffusés par les éditeurs de cartes postales, s'emparent sans effort des tranchées imprenables. En offrant aux regards frustrés des nudités féminines souriantes et accessibles, ils estompent la mélancolie engendrée par l'absence du corps des femmes. Au travers de la photographie, chacun peut posséder ces formes tant désirées, en profiter à tout moment, comme cela n'a jamais été possible auparavant. Ainsi, c'est à cette époque que l'image du nu entre dans les mœurs et, pour le commun des mortels, perd son caractère sulfureux et obscène. Seuls quelques retors y voient encore de la perversité.

Gauche : Le culte de Priape, certes ici sans ses attributs, revient sur le devant de la scène. Et l'exhibitionnisme du corps féminin vit son apogée.

L'entre-deux-guerres est désigné comme « l'âge d'or des maisons closes ». Époque bénie du Sphinx ou du One-Two-Two, quand le Tout-Paris, la jet-set de l'époque, se rendait au bordel pour se divertir, manger et danser. Monter avec une fille n'était alors ni systématique ni obligatoire.

L'ÂGE D'OR DES MAISONS CLOSES

Profitant des débordements sexuels de l'entre-deux-guerres, le monde de la prostitution prend des proportions démesurées. Ce que l'on a coutume de désigner comme « l'âge d'or des maisons closes » semble aujourd'hui une époque bien révolue, un temps où émancipation féminine et prostitution pouvaient faire bon ménage. Comme pour démontrer qu'il ne s'agit pas « que » de l'exploitation de la femme par l'homme, les ambitions de deux femmes vont dominer le Paris de l'entre-deux-guerres : Marthe Marguerite⁷, dite Martoune, née en 1898 et Camille Fernande Alfrédine⁸, dite Dinah, puis Doriane, née en 1899.

Camille entre au Chabanais à l'âge de vingt ans. Cette maison de tolérance fondée en 1877 est en perte de vitesse depuis la Belle Époque. Son heure de gloire semble passée. La prostitution ne se consomme plus bourgeoisement comme au temps de *La Maison Tellier* de Maupassant. Les clients ne désirent plus fréquenter les bordels des princes, mais plutôt festoyer en toute complicité avec les filles. Aidée de son amant Marcel Jamet, dit Fraissette, Camille reprend le Palais de Cristal de la rue Taitbout et le baptise de son premier surnom : Dinah. Cette petite « maison familiale » ne suffit pas à son ambition. En 1927, Dinah et Marcel font l'acquisition du One-Two-Two, dit le « One ». One-Two-Two, parce que le bâtiment est situé au 122 de la rue de Provence, parce que cela sonne bien et fait international. Dinah change alors son surnom en Doriane. La maison est assez classieuse et intègre le club fermé des « grandes maisons parisiennes ». Mais en 1931 s'opère une véritable révolution dans l'univers prostitutionnel : le Sphinx surgit de terre, boulevard Edgar-Quinet, en plein quartier Montparnasse.

Gauche : Au cœur de Montmartre, un talentueux photographe, Monsieur X, met en scène l'innocence factice de jeunes prostituées, pour son plaisir, le leur et le nôtre.

7. [Marthe Marguerite] Martoune, *Madame Sphinx vous parle*, Eurédif, 1974.

8. Nicole Canet, *Le Chabanais, Au Bonheur du Jour*, 2015, page 309.

de la galanterie française et nombreux sont les habitués qui y finissent leur soirée : Albert Londres, André Salmon, Georges Simenon, Mistinguett accompagnée ou non de Maurice Chevalier, Pierre Dac, Colette, Francis Carco, Kees Van Dongen, Blaise Cendrars, Paul Poiré, Max Jacob, Joseph Kessel, Jean Cocteau, Sacha Stavisky, Curnonsky, Marguerite Moreno, Marlene Dietrich, Pierre Brasseur, Michel Simon, Arletty, les Américains Clark Gable, Gary Cooper, Errol Flynn, Cary Grant, j'en passe et j'en oublie, et Alberto Giacometti bien sûr, un habitué qui, comme les deux Kiki – Kiki de Montparnasse et Moïse Kisling – vient en voisin. Martoune, devenue bonne Montparno, pratique l'entraide de quartier. Aider les artistes ne peut faire que du bien à sa renommée.

Alors au One, les Jamet ne se laissent pas miner et réagissent. S'ils veulent s'attacher la clientèle de toutes ces célébrités, il faut passer à la vitesse supérieure : changer les coutumes, changer de maison ou plutôt rénover. De grands travaux sont entrepris et, en 1935, l'entreprise familiale n'a plus rien à envier au Sphinx. Les Jamet ont fait surélever le bâtiment en confiant l'aménagement intérieur à des peintres et décorateurs de talent. Il y a maintenant un bar, un fumoir, plusieurs salons, salon Miami, salon Mousquetaire, salon japonais, salon Maple à l'authentique mobilier d'acajou anglais, un restaurant – Le Bœuf à la ficelle –, et une vingtaine de chambres à thème : la Barbe-Bleue, les Indes galantes, la Corsaire, le Sleeping, la Case

Dessous : Le dernier *Guide Rose* ; annuaire exclusivement à l'intention des professionnels, paru en 1939, avec marque-page publicitaire et fermoir métallique.

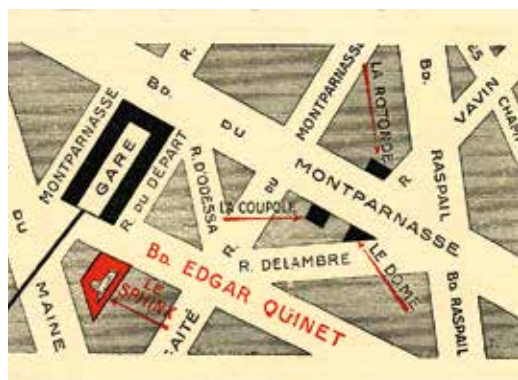




Gauche : Cartes publicitaires du Sphinx, la « Perle de Montparnasse », principal concurrent du One-Two-Two.

Dessus : Deux jetons publicitaires : pour la maison Aux Faunes du 4 rue Blondel, Paris 3^e, et chez Maria, 70 rue du Château-d'Eau, Paris 10^e.

Droite : Martoune, sous-maîtresse au One-Two-Two, posant entre deux filles.

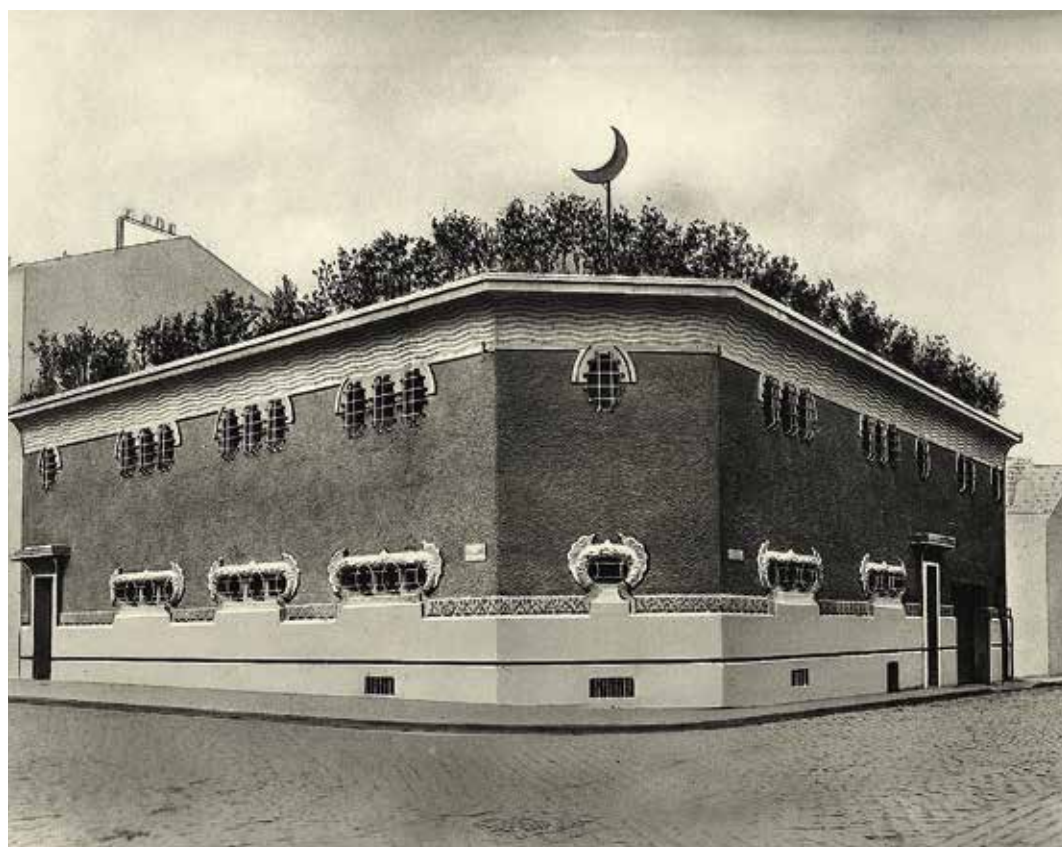




Pages 52-55 : Le luxe des grands bordels franchit parfois l'enceinte des fortifications parisiennes. Reims, à deux heures de Paris, voit se construire Le Palais Oriental, un luxueux hôtel particulier, entièrement consacré à l'amour tarifé.

Paris de la luxure. Mais il en est un qui surpasse les autres et brille plus fort au firmament de la mémoire collective... Perle rare, au cœur de Montparnasse, lieu de raffinement de la volupté et de l'orgie, le fantôme du Sphinx hantera à jamais l'âme des libertins.

Le monde de la prostitution n'a pas fait l'objet de moult images. Deux raisons peuvent être invoquées : d'abord toute publicité était interdite – même si elle fut parfois tolérée. Mais surtout, parmi le personnel ou les clients, peu désirent conserver un souvenir de leur passage au bordel. Toujours diabolisés par les multiples interrogations traumatisantes qu'ils génèrent, les protagonistes de l'univers de la prostitution ne sont pas très bavards. Rares sont leurs témoignages. Les anciennes filles de joie ont détruit, pour la plupart, tout souvenir matériel de leur activité, et si elles n'y sont pas parvenues, leur descendance s'en est chargée. La violence de l'injure « fils de pute » est là pour nous rappeler qu'il peut être préférable de supprimer toute preuve d'affiliation à cet univers proscrit. Les incitateurs de la débauche ne « se racontent » pas. Peu de photographies ont franchi l'épreuve du temps, et celles qui y sont parvenues ont souvent, pour seul charme, la singularité de leur maladresse.





Mais, parmi ces images d'« amateurs », celles d'un esthète — que nous appellerons Monsieur X¹¹ — détonent par leur qualité et leur provenance. Chacune représente des femmes, nues ou peu vêtues, posant pour la plupart de façon très exhibitionniste. Ces filles ont l'habitude de jouer avec leur corps, seules ou à plusieurs. On devine qu'elles vivent nues dans le même décor, dans la même maison : qu'elles vendent leur corps ensemble. Une vue prise d'un balcon donnant sur la place Pigalle dénonce l'évidence : c'est le monde de la prostitution parisienne, où Monsieur X a l'air d'évoluer avec aisance et habitude. Monsieur X est somme toute le E. J. Bellocq français. Ce photographe américain du début du siècle couchait sur sa pellicule les filles de Storyville, le quartier chaud de La Nouvelle-Orléans. Monsieur X, lui, officie, avec le même esprit et le même bonheur, dans le Pigalle des années trente.

À cette époque, les prostituées avaient le choix, si l'on peut dire, entre la rue, très légiférée et dangereuse, et la « maison », plus confortable, mais contraignante. Les lupanars parisiens, envieux et fréquentés par le monde entier, n'avaient cependant plus rien en commun avec la bonhomie décrite par les écrivains du XIX^e siècle. Grossièrement, ils étaient répartis en trois catégories : les maisons dites d'abattage, dont il est difficile d'évoquer ici l'horreur, les grands bordels du style

Pages 56-59 : Mieux que quiconque, avec une grande tendresse et une grande complicité, Monsieur X a su capter les regards pensifs et libertins des prostituées, qui n'ont pas l'habitude de se laisser aller à la sincérité de leurs états d'âme.

11. Alexandre Dupouy, *Collections privées de Monsieur X*, éditions Astarté, 2010.







**J'aime la femme court vêtue
D'un tout petit bout de linon
Presque transparent le fripon !
Oui, j'aime bien cette tenue.
Si tu veux être ainsi vêtue
Avec le grand chic, avec art
Va chez Madame Yva Richard,
Suzy, ma maîtresse ingénue.**

Deux strophes du poème signé Manon d'Ivray, en préface du catalogue Yva Richard, *La Lingerie moderne*, publié en 1924.

CHEVREAU GLACÉ CONTRE CUIR VERNI

Comme on désigne 1900 sous l'appellation de Belle Époque, 1925 est connue sous le nom des Années folles, les privations et les dangers de la Grande Guerre ayant rendu comme fous les survivants. Les mœurs se sont libérées au grand dam des autorités morales et religieuses. Les hommes sont moins nombreux, l'autorité patriarcale est contestée et des couples féminins s'exhibent ouvertement suivant les préceptes énoncés dans *La Garçonne*, un ouvrage controversé au succès retentissant de Victor Margueritte, romancier naturaliste. Ces garçonne portent les cheveux courts, fument, se dénudent facilement, en soirée, au bar, dans la rue ou chez le photographe, non plus au service d'un académisme hypocrite, mais par provocation, en regardant fixement les hommes à travers l'objectif. Les corsets sont tombés. La lingerie ne sculpte plus à grands coups de baleine, elle souligne les courbes par de voluptueux motifs de cuir et dentelles. Comme pour les grands bordels, deux femmes, deux firmes caractéristiques de ce mouvement vont s'affronter.

En 1914, quelques semaines avant le début du conflit, Nativia et Richard fondent leur marque : Yva Richard¹². Au travers de publicités austères et laconiques pendant toute la période des hostilités, cette petite entreprise propose des sous-vêtements peu engageants. Après la victoire, les lingerie deviennent plus raffinées, plus suggestives. La dentelle et la transparence s'allient à la matière pour conquérir un marché des dessous en plein essor.

La photographie, moderne et plus explicite, remplace les maquettes dessinées du début du siècle. Yva Richard fait appel d'abord à des photographes et mannequins professionnels pour présenter ses modèles. Mais, de toute évidence, les résultats sont insatisfaisants pour

Nativia, talentueuse créatrice avant tout, mais aussi modèle... Usant parfois de pseudonymes, elle pose souvent elle-même dans ses lingerie devant l'objectif de son mari Richard. Le nom de leur firme « Yva Richard » est formé de leurs deux prénoms.

12. Alexandre Dupouy, Yva Richard, *L'Âge d'or du fétichisme*, éditions Astarté, 1994.



Pages-67-69 :

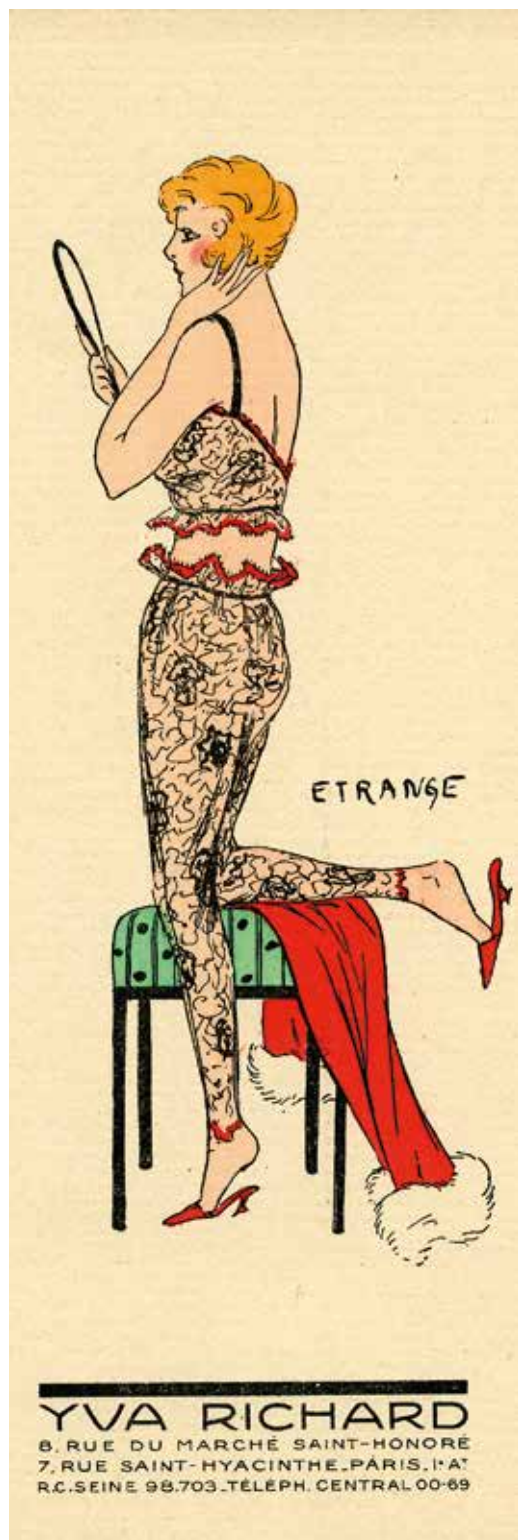
Nativa, la maîtresse de maison, ne craint pas de se dénuder pour présenter cette curieuse parure qu'elle a intitulée *Garcia*, mêlant l'attirail de l'esclave-monture à celui de la châtelaine protégée avec conviction par sa ceinture.

le couple de couturiers avant-gardistes. Déçus, Richard prend son appareil, en apprend le fonctionnement, Nativa se déshabille, enfile ses créations, et avec une sincérité que leurs prédécesseurs, modèles et photographes, n'avaient pas ils réalisent les visuels qui vont soutenir la diffusion de leur lingerie.

Les articles sont chers, fabriqués un à un, mais les clients suivent et les commandes affluent. Les photographies sont soignées et se vendent comme des petits pains. Du revenu anecdotique prévu, les recettes générées par les images deviennent une rentrée d'argent non négligeable. Les clichés plaisent, car le plaisir est là et transparait à l'image. On devine Nativa exhibitionniste, heureuse de poser avec ses propres réalisations, de propager son image, son icône libertine, sur toute la planète. Certes, ses modèles qui deviennent de plus en plus affriolants, importables hors contexte amoureux, ne sont pas créés à l'attention de Madame Tout-le-Monde, mais, vendus par correspondance. Leur diffusion atteint les quatre coins du globe. Pendant une quinzaine d'années, Yva Richard conserve le monopole de la lingerie libertine de luxe, fournissant particulières et maisons de prostitution avides de fétichisme.

GARCIA





Page 75 : Quelques délires des créations d'Yva Richard, où elle se permet d'affubler ses modèles de bottes en cuir verni, très modernes pour les années trente, accompagnées de culottes en dentelle, souvenir nostalgique du cancan de la Belle Époque.



Pages 76-79 : La Môme Inette, second modèle fétiche de la firme Yva Richard, dans un ensemble destiné aux pensionnaires de maisons closes, ou aux amateurs fortunés.

« CONCOURS PHOTOGRAPHIQUE. Nous rappelons à nos aimables lectrices, que contre envoi de photographies ayant mérité la publication, il sera adressé un superbe cadeau. [...] Chères lectrices, envoyez-nous donc de nombreuses photographies représentant des déshabillés, voire des nus, le caractère artistique de cette page ne pourra qu'y gagner. »
Revue *Pour Lire* à deux, n° 19, décembre 1935.

PHOTOGRAPHES AMATEURS

En parallèle de la distribution commerciale aux mains des « mafias » du trafic d'obscénités se développe après la Grande Guerre une production d'images tout aussi érotiques, mais assurée par les photographes amateurs.

L'euphorie de l'après-guerre entraîne une recrudescence de magazines dédiés au charme et à l'érotisme. Insidieusement d'abord, des revues telles que *Paris Music-Hall* ou *Paris-Plaisirs* – proposant exclusivement des sujets sur le music-hall et son actualité – s'illustrent de photographies de danseuses – Joséphine Baker en tête – dans leur costume de travail, plus proche de la tenue d'Ève que du tutu des ballets de l'Opéra. Une fois ce concept accepté par les autorités, et les censeurs ayant été déboutés de leurs plaintes, l'engouement pour le nu justifie des parutions régulières. D'autant que, tout aussi rapide que son essor, le déclin du music-hall – dont les salles cèdent, les unes après les autres, la place au septième art – oblige les éditeurs à concevoir leurs publications autrement.

Paraissent alors vers 1930 des revues comme *Vénus*, *Paris-Magazine*, *Paris Sex-Appeal*, *Pour lire à deux*, composées de reportages d'actualité et de photos artistiques dédiées au charme et à l'amour, sans avoir recours à l'alibi de l'académisme ou de la chronique des spectacles. Les illustrations sont réalisées par de brillants photographes tels que Germaine Krull, Brassai, Jean Moral, Roger Schall, dont certains marqueront l'histoire de la photographie sous l'appellation de Nouvelle Vision. Les progrès techniques, dont profitent les professionnels, permettent également à une frange relativement aisée et ouverte au libertinage l'acquisition d'appareils photographiques. Apparaissent alors les premières images érotiques et pornographiques d'amateurs, images au cadrage inexistant, au flou maladroit, d'où toute méthode semble absente. Elles sont l'illustration

Gauche : jeu de glace complice, jeu du voyeur qui s'exhibe, rappelant que la photographie libertine n'est qu'un jeu entre les mains des amateurs.







Les photographes professionnels réalisent des milliers d'images, plus ou moins explicites, vendues par correspondance ou destinées à être proposées dans des librairies spécialisées, sorte d'ancêtres des sex-shops.

PHOTOGRAPHES PROFESSIONNELS

1930. Ce début de décennie est chargé d'événements. Wall Street s'est effondrée sur les cadavres de capitalistes maladroits, mettant le monde occidental au chômage. L'économie de marché, institution naissante, prend la place prépondérante que nous lui connaissons. Les aviateurs traversent l'Atlantique. Dans le quartier de la rue Saint-Denis, au 4 rue du Ponceau, Victor Vidal¹⁴ s'installe libraire dans une minuscule échoppe. Rien de très significatif. Pourtant, il est en train de donner vie au premier réseau de sex-shops. À la fin de l'année, il crée, avec sa compagne, la société des Éditions Gauloises, avec la rue du Ponceau pour établissement principal et déjà trois succursales.

Victor veut offrir à sa clientèle une large diversité de points de vente. Pour soutenir ses activités, il publie ses propres journaux tels que *Paris-Magazine*, *Vénus* ou *Pour lire à deux*, minimisant ainsi conséquemment le coût de ses achats d'espaces. Ses publicités sont constituées de multiples pavés de tailles inégales, couvrant des pages entières. En moins de trois ans, Vidal est à la tête d'un véritable trust. Plusieurs associés — et associées — l'ont rejoint, mais il semble bien qu'il garde la main sur les décisions commerciales les plus importantes. Les quartiers de Paris fréquentés par la prostitution sont conquis un à un. Victor Vidal et ses comparses commercialisent la pornographie quasi ouvertement au sein de leurs librairies, véritables ancêtres des boutiques du Pigalle d'aujourd'hui.

Un peu en joie à la vue des filles de la rue « chaude », comme enivré de cette sensualité spécifique aux années trente, le client entre dans une coquette librairie tenue par la souriante Lulu de la Lune. Que de belles jeunes filles aux physiques agréables, avenantes et à l'écoute, pour occuper les comptoirs de vente. La vitrine n'a rien d'offensant pour le chaland. Quelques luxueux ouvrages, imprimés sur grand papier, y côtoient le *Kama Sutra*, récemment diffusé

À gauche : L'immense complicité nécessaire à la réalisation d'une photographie érotique transcende cet autoportrait resté anonyme. Dans un souci d'échapper aux foudres de la justice, les photographes apparaissent rarement à l'image. Peut-être s'agit-il ici de Jacques Biederer (1887-1942) ou de son frère Charles (1892-1942)...



l'obscénité édulcorée qui se veulent présentables, plus proches de l'artistique que du vulgaire et du démonstratif. Ces clichés n'étaient pas réalisés pour choquer le grand public, mais plutôt pour le séduire en rendant la palette des fantasmes attrayante et souvent ironique. Mais les interrogations sur la discrétion du studio se sont dissipées d'elles-mêmes à la découverte de plaques de verre positives stéréoscopiques représentant des mises en situation tout à fait condamnables et explicitement pornographiques. Là, plus de gommage, mais des cuisses ouvertes offrant des sexes clairement dessinés propres à réveiller les sens et les censeurs. Ainsi, le studio Biederer avait une production de milliers d'images d'accès facile, une fois franchi le seuil des librairies érotiques parisiennes tenues par Mademoiselle Lulu de la Lune et ses amies, puis une production plus précieuse – par la rareté et le prix – d'images franchement pornographiques que les affriolantes vendeuses présentaient dans leurs arrière-boutiques. Il est certain qu'avec une telle production, l'anonymat demeurait la meilleure protection contre les foudres de la justice.

Une poignée d'autres photographes s'exerce au nu, plus ou moins académique, avec plus ou moins de conviction. Seuls deux d'entre eux ont constitué une œuvre remarquable. L'un, connu aujourd'hui sous le nom de Grundworth¹⁶ et l'autre comme le photographe des Délices Joufflus¹⁷.

16. Alexandre Dupouy, *L'Album obscène d'un photographe anonyme*, éditions Astarté, 2004.

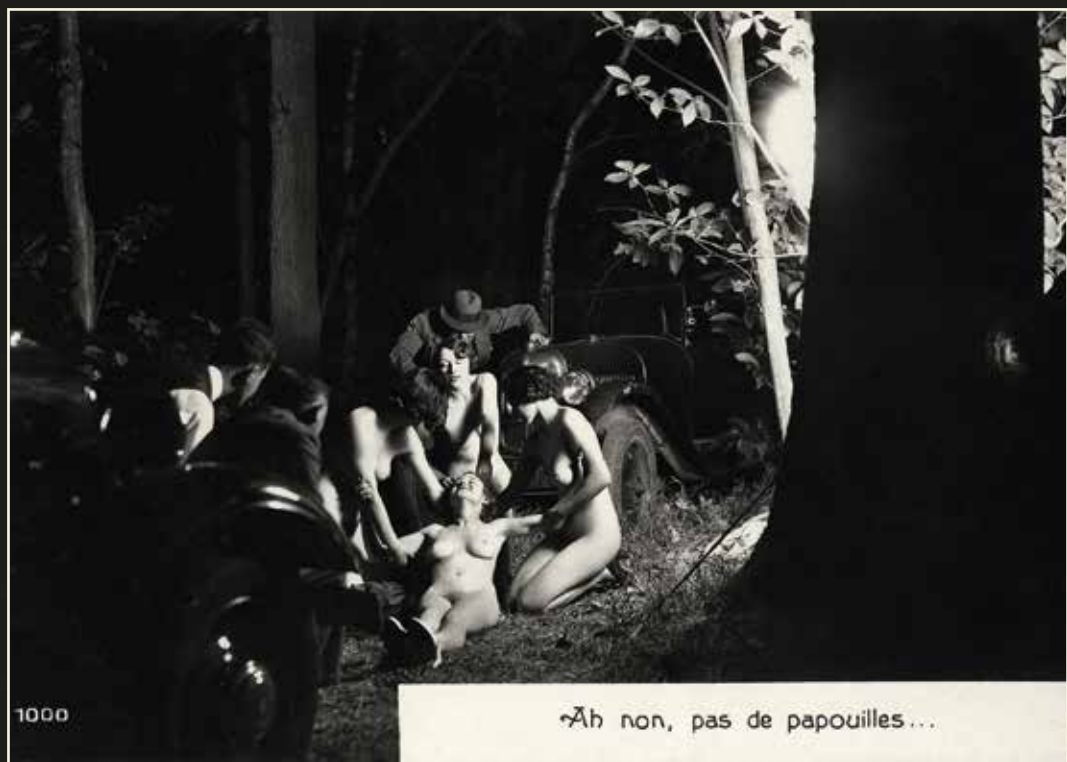
17. Alexandre Dupouy, *Délices joufflus*, éditions Astarté, 2007.



Une belle séance
de flagellation
qui commence.



S'enlacer et recevoir
la cinglante caresse
de branches bien souples.



Grundworth semble au cœur des prémices du phénomène irréversible qui perdure depuis la fin de la Grande Guerre. La femme se libère. Son image, nue et insolente, devient incontournable. Mais que peut-on dire sur Grundworth ? D'abord qu'il ne s'appelle probablement pas Grundworth. Selon la découverte de Serge Nazarieff¹⁸, chercheur érudit de l'histoire de la photographie érotique à qui nous rendons ici hommage, ce nom se trouve gravé en petites lettres sur quelques plaques de verre négatives représentant les images de cet énigmatique photographe. Pour avoir toute certitude, il aurait fallu en retrouver trace ailleurs. Mais ce ne fut pas le cas, même au sein des bottins professionnels. Mieux que tout autre photographe, il immortalise sans nous tromper la modernité de son époque. Avec Grundworth, il s'agit bien de pornographie. Ses modèles, souvent en groupe, provoquent le photographe – et le voyeur – en fixant droit leur regard à travers l'objectif, et dévoilent avec violence leurs différences physiologiques au regard des hommes.

Pages 136-149 : Ce photographe, connu sous le nom de Grundworth, a compris le premier l'importance de l'expression du regard pour subjuguer l'érotisme de l'image. Ce ne sont pas la qualité des formes ou la grosseur des plans qui importent, mais la teneur d'un message chargé d'équivoques, entre le spectateur et le modèle.



18. Serge Nazarieff, *Jeux de dames cruelles*, Taschen, 1989.

Contemporain des frères Biederer et de Grundworth, un talentueux anonyme se particularise par son extraordinaire adoration pour une callipygie impétueuse et puissante, qu'il exprime avec passion. Malgré l'absence de présences masculines, le plus souvent nécessaires à l'identité de l'obscène, l'étalage pornographique clairement affiché par notre photographe ne fut possible que sous couvert d'anonymat. Au travers de son objectif inquisiteur, toute l'œuvre de cet inconnu semble conter les désirs et les pulsions des modèles vers ces chairs rondes et opulentes, vers ces « délices joufflus » généreusement offerts, prêts à être goûtés voire dévorés. Deux sujets obsèdent cet artiste : la callipygie et le lesbianisme. Les attitudes des modèles ne sont pas sans rappeler les rares images de maisons closes







« Nous conduirons les profanes dans les lieux les plus singuliers, nous montrerons sous leur vrai jour les endroits les plus dissimulés, les plus discrets. »

Guide intime des plaisirs de Paris, vers 1935.

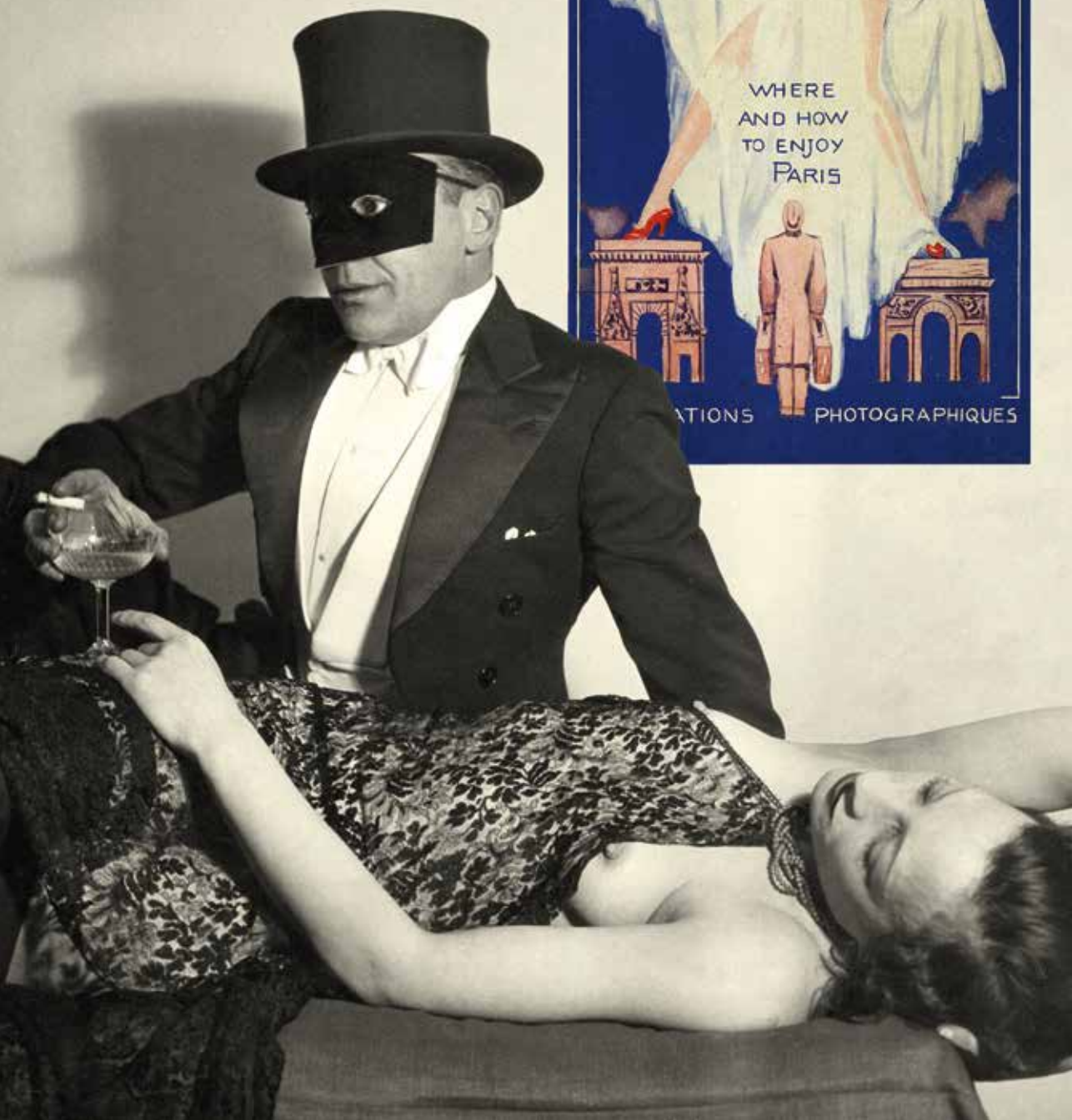
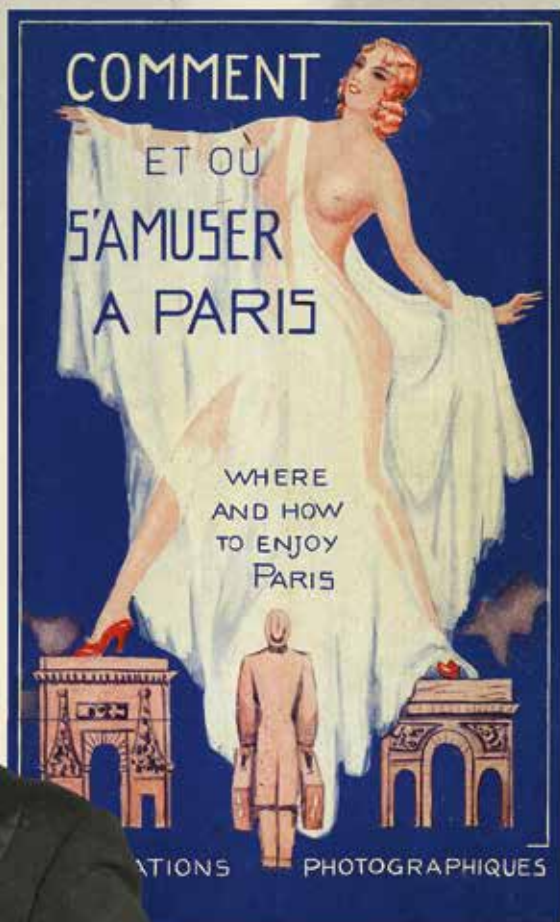
L'ÂGE D'OR DU LIBERTINAGE

Au XX^e siècle, les femmes sont enfin libérées. Garçonnes, elles s'exhibent en couple, et la photographie, clandestine ou non, est utilisée pour combler l'absence d'images réalisées par ces tribades au cours de leurs ébats, si peu concernées soient-elles par le plaisir de la représentation iconographique. Pendant l'entre-deux-guerres, les adeptes de Lesbos inspirent la plupart des artistes des deux sexes : Tsuguharu Foujita, Julius Pascin, Valentine Prax, Tamara de Lempicka, Aristide Maillol, André Lhote, Kees Van Dongen, Marcel Vertès, Henri Matisse, Marie Laurencin, Pablo Picasso, Mariette Lydis, Albert Marquet, Suzanne Valadon, Louis Legrand, Émile Bernard et même Marcel Duchamp, le père de l'art conceptuel. Leurs œuvres titrées *Les Deux Amies* se comptent par centaines. La littérature n'est pas en reste avec l'énorme succès de *Notre-Dame de Lesbos* de Charles Estienne en 1919 et surtout *La Garçonne* de Victor Margueritte en 1922, qui coûtera la Légion d'honneur à son auteur. Que leurs contemporains l'acceptent ou non, c'est l'époque où des femmes désirent d'autres femmes. Montparnasse devient la capitale de cette communauté, avec ses bars tels que Le Monocle où les couples lesbiens s'affichent par dizaines, comportement impensable quelques années auparavant.

N'en déplaise aux idéologies d'extrême droite, que nazis et pétainistes porteront au pouvoir pendant quelques années sur toute l'Europe, de chaque côté du Rhin s'affichent et festoient les homosexuels des deux sexes. Sous la République de Weimar, de nombreux cabarets à l'instar de L'Eldorado, offrent des spectacles ambigus. Le chanteur Muguet à Berlin ou le trapéziste Barbette à Paris montent des numéros époustouffants qui, jouant de l'ambiguïté des sexes, fascinent le monde hétérosexuel. Les bals du Magic-City ou de la montagne Sainte-Geneviève

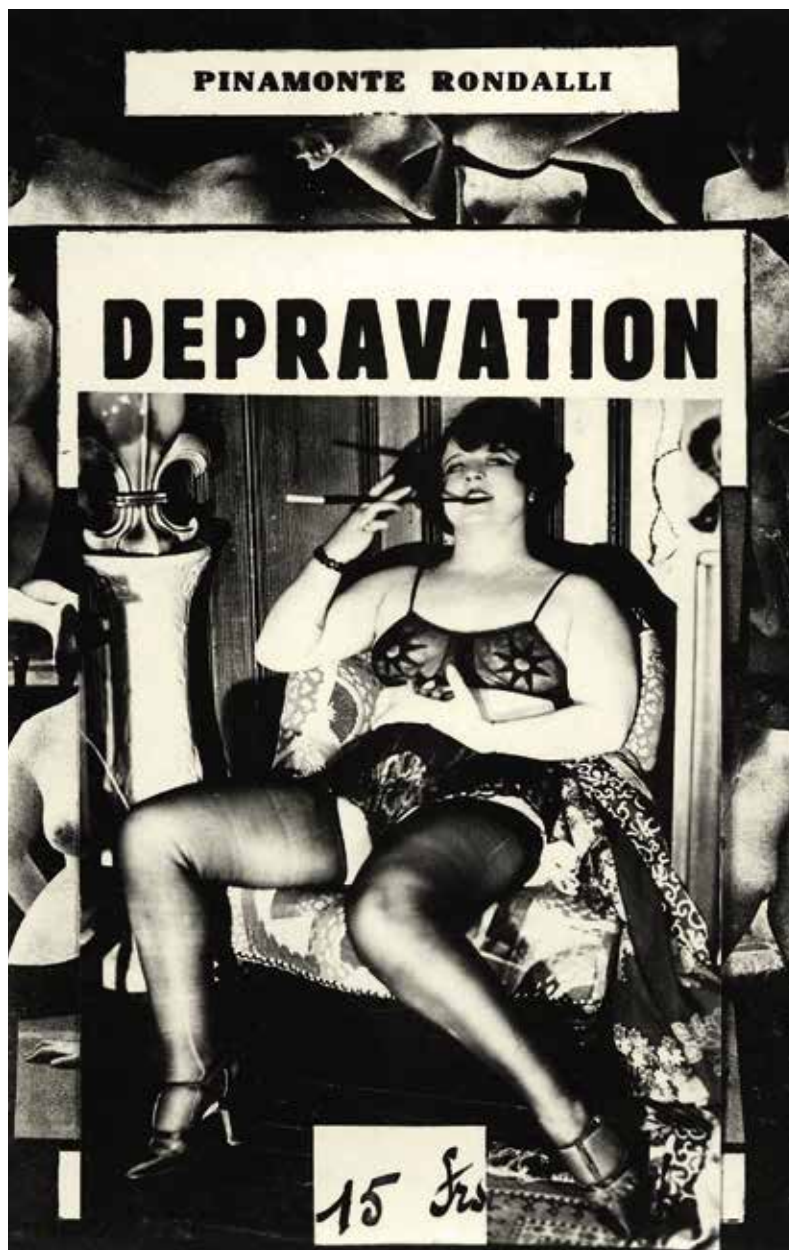


Pages 166-167 : Qu'il s'agisse du trapéziste-transformiste Barbette (ici page de gauche en haut à droite), de la danseuse de music-hall, de jeunes filles en costume d'inverti ou du noceur bien accompagné, tous répondent à la question titre du guide « *Comment et où s'amuser à Paris ?* ».



Page de droite : La littérature s'en mêle. À la fin des années trente, plusieurs centaines d'ouvrages consacrés aux fétichismes de toutes sortes sont publiés ouvertement. La plupart seront interdits après la Seconde Guerre mondiale.

Page de gauche :
Dépravation de Pinamonte Rondalli, éditions du Vert-Logis, 1935, illustré d'une image de Nativia, trônant en bacchante infernale.



Cette littérature, restée très marginale jusqu'aux années trente, atteint maintenant son apogée. Des centaines de romans, aux illustrations souvent de qualité, sont disponibles par correspondance ou dans de nombreuses librairies parisiennes. Les photographes se mêlent à cet engouement inhabituel, permettant à Yva Richard et aux frères Biederer de réaliser quelques chefs-d'œuvre. Sur ces images et dans ces textes, les femmes, le plus souvent, sont malmenées. C'est probablement leur émancipation qui leur est reprochée. La génération de la Belle Époque, du patriarcat et du machisme triomphant,

58. SEMEUSE DE CARESSES. Ouvrage unique, presque épuisé (Illustré). Prix..... **25. »**

58 bis. PEGGY BRIGGS. Cette jeune Anglaise est une adepte fervente de l'éducation anglaise. Prix. **25. »**

59. MISS HAUTS TALONS. Bottines de femmes martelant sans cesse des esclaves soumis aux pires exigences de Miss Hauts Talons. Avec illustrations. Prix **50. »**

60. LA FLAGELLATION DANS L'HISTOIRE. Tous les actes les plus révoltants, toutes les tortures endurées à l'époque du Moyen âge. Superbes gravures. Prix **50. »**

61. MAISONS DE SUPPLICES. Ces Maisons aux apparences austères renferment d'étonnantes pensionnaires dont les cris de souffrance et de volupté parviennent étouffés aux passants attardés. Ce livre apporte des révélations sur ces singulières Maisons où tous les raffinés voudront connaître. Beaucoup d'illustrations. Prix **25. »**

62. LES VACANCES DE SUZY. Les amateurs de sensations cuisantes trouveront dans ce volume, superbement illustré, des scènes d'un piquant peu ordinaire. Prix **50. »**

63. QUINZE ANS. C'est l'âge des premiers sentiments, des premiers désirs... et des cuisantes humiliations. Prix **40. »**

LES ESCLAVES DE JOHN KRISLER

Cet ouvrage d'un caractère très particulier est l'œuvre d'un sadique, dont l'imagination délirante le pousse jusqu'au crime pour assouvir ses bas appétits sexuels. Il innove de nouveaux instruments de torture, et dans un décor épouvanté mais non dépourvu de grandeur il dresse les bases d'un culte nouveau où les initiés sont abreuvés de sang et de volupté. De nombreuses illustrations lèvent le voile sur les mystères de ces rites secrets.



Prix..... **30. »**

202. JOURNÉES CHAUDES. C'est par des journées chaudes que les caresses, brûlantes sous les lambris cruels, procurent l'affolante volupté. Remarquables illustrations. Prix..... **60. »**

L'INFERNALE VOLUPTÉ OU LES FRÉNÉSIES AMOUREUSES



Ouvrage documentaire sur les passions charnelles. Comment faire vibrer de plaisir les maîtresses les plus froides et les plus rebelles, pour en faire nos plus caressantes et nos plus soumises amoureuses.

Ce livre d'action nous dévoile dans plus de 300 pages de lecture passionnante les secrets les plus intimes par lesquels vous deviendrez dans la vie de splendides Don Juan. Vingt-et-une gravures et photographies d'un réalisme invraisemblable complètent cette magnifique documentation. Livre rigoureusement interdit aux mineurs. Prix **30. »**

55. MISS DEAN. Une institutrice sévère et une écolière récalcitrante et vicieuse (Illustré). Prix. **25. »**

56. LE FOUET AU COUVENT (Illustré). C'est le culte du fouet qui est élevé à la hauteur d'une religion. De magnifiques gravures suggestives illustrent ce texte passionnant. Prix..... **30. »**

L'ARDENTE TUTELLE



C'est les caresses ardentes que l'on subit comme un viol. Dans cette œuvre prodigieuse de sensualité à la fois douce et féroce, on respire un parfum pénétrant des dessous soyeux et capiteux d'intimité féminine. L'amour avec de magnifiques lingerie et travestis portés par de splendides et impudiques créatures, vous prend aux entrailles et vous transportent dans des paradis de chair. Achetez sans retard ce livre formidable

qu'illustrant un grand nombre de photographies prises sur le vif. Reste 50 exemplaires seulement.

Prix **150. »**

57. GISÈLE ET PIERRETTE. Esclaves d'un flagellant double d'un fétichiste, elles subissent, d'abord avec dégoût, puis avec volupté, les pires dépravations du sadique personnage. De nombreuses illustrations prises sur le vif donnent à cet ouvrage un caractère sensationnel. Prix..... **35. »**